

AUX MARGES DU LIVRE SCIENTIFIQUE : SCIENCE ET LITTÉRATURE
--

**LA RECEPTION PEUT-ELLE FAIRE LE LIVRE SCIENTIFIQUE ?**  
**LECTURES DE DU BARTAS**

La question de l'hybridité entre science et littérature a été souvent posée : la compatibilité entre la forme poétique, liée à un fonctionnement linguistique essentiellement connotatif, et la science, associée quant à elle à un fonctionnement dénotatif, n'est pas un problème nouveau (Aristote en parle déjà au sujet d'Empédocle, qu'il exclut du champ de la poésie). Elle a donc été assez largement explorée, même si elle est loin d'être tranchée. Selon cette perspective, la poésie scientifique n'entre pas dans la catégorie du livre scientifique : quelle que soit la qualité du contenu scientifique (par ailleurs extrêmement aléatoire), la poésie « l'emporte » sur la science, et c'est en général à l'entrée « poésie » d'un manuel de littérature, et jamais dans un ouvrage d'histoire des sciences, qu'on peut la trouver évoquée. Or une telle perspective, si est pleinement justifiée par la définition même de l'écriture poétique, laisse cependant de côté un élément important et qui a été largement négligé : celui de la réception de l'œuvre, ou plus exactement de l'usage qu'ont pu en faire ses lecteurs. C'est ainsi que des témoignages glanés au hasard de lectures qui n'étaient pas forcément toutes directement en rapport avec l'étude de du Bartas, m'ont convaincue que, dans le cas de ce texte au moins, sa réception avait pu l'ériger en une forme de manuel, posant ainsi la question de la place de l'usage dans la liste des critères de définition du livre scientifique. C'est donc sur cette question du rôle du lecteur que je voudrais plus particulièrement m'interroger aujourd'hui, aussi bien à partir de l'intentionnalité supposée de l'auteur par rapport à un horizon d'attente, qu'à partir des réactions effectives du lectorat, qui ne sont pas forcément celles attendues.

La *Sepmaine* est un long poème, dit « scientifique » ou « philosophique » de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle (1578), qui compte environ 6500 vers et qui obéit à la contrainte formelle et thématique de

l'hexaméron. Il est en général considéré comme l'accomplissement le plus achevé du genre : le cadre hexaméral (les sept jours de la Création) est en effet particulièrement propice à devenir le réceptacle d'un abondant déploiement encyclopédique. Il se trouve par ailleurs, et surtout, que ce texte a été l'un des plus colossaux succès de librairie de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, succès attesté par un nombre extraordinaire de rééditions (plus d'une cinquantaine en 50 ans) et des traductions dans plusieurs langues européennes (au moins huit, dont le danois, le polonais et le suédois). Ceci fait que nous possédons des témoignages assez importants sur sa réception : il m'a donc semblé pertinent de confronter ici la réception moderne du texte avec celle des lecteurs de l'époque, ce qui m'a conduit à me demander dans quelle mesure ce n'est pas ici, au mépris de toute classification formelle et de toute « valeur » scientifique, la pratique de lecture qui contribue à donner à l'œuvre son statut de texte scientifique. Cette question en a appelé d'autres, d'une part celle du poids des pratiques éditoriales et paratextuelles du XVI<sup>e</sup> siècle, qui ont de toute évidence joué un rôle significatif dans la perception générique du poème, d'autre part celle de la pertinence des réactions du lectorat par rapport au contenu de l'œuvre et à ses buts avoués ou inavoués. Autrement dit, je voudrais procéder à l'examen de la première réception de la *Sepmaine* pour permettre de poser, de manière plus générale, la question de certains critères de reconnaissance du livre scientifique, critères extérieurs au texte proprement dit : la place du lecteur, celle du rôle et de l'impact de la forme même du livre et celle de sa situation exacte dans le dispositif général de transmission des savoirs à une époque donnée.

Il me semble néanmoins important, avant d'en venir là, de dire d'abord quelques mots sur la réception moderne de du Bartas.

### ***L'hybridité en question : quelle poésie pour quel savoir ?***

Les réflexions sur la compatibilité entre science et poésie ne sont pas neuves, je viens de le rappeler, et la réception moderne de du Bartas n'échappe pas à la règle. Ce sur quoi je voudrais insister est plutôt l'incidence des variations de point de vue sur la nature du savoir concerné. Pour schématiser, rares ont été les critiques qui ne pensaient pas que, dans le distique science / littérature, l'une doive nécessairement s'incliner devant l'autre. Il me paraît d'ailleurs tout à fait frappant de constater que, si l'expression « poésie scientifique », popularisée par la thèse pionnière d'Albert-Marie Schmidt<sup>1</sup>, demeure d'utilisation courante, elle a été constamment remise en cause et amendée par la plupart des travaux portant sur les œuvres qui en relèvent : on a ainsi parlé tour à tour de

---

<sup>1</sup> *La poésie scientifique en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1938. Nous citons dans la réédition de Lausanne, Rencontre, 1970.

« poésie philosophique » et de « poésie didascalique », ce qui masque le problème derrière des mots d'époque, de « poésie cosmologique » (L. Keller)<sup>2</sup> et de « poésie encyclopédique » (J. Dauphiné)<sup>3</sup>, ce qui engage des définitions différentes, de « poésie de la connaissance »<sup>4</sup> et de « poésie de la nature » (Isabelle Pantin)<sup>5</sup>. La difficulté à nommer la chose, témoin de son caractère profondément hybride, est l'indice le plus visible d'importantes variations interprétatives. Certains ne voient ainsi, dans la poésie scientifique, qu'une forme particulière de surgissement du moi : pour Luzius Keller, dans son étude sur Palingène, Ronsard et du Bartas, la poésie scientifique est le résultat du fait que, avant 1600, « à l'époque où le cosmos est encore intact et inaccessible au néant, la conscience et la connaissance de la réalité étaient la prémisse même de la conscience et de la connaissance de soi »<sup>6</sup>. Il en déduit que « le poète cosmologue ou amoureux est incapable d'indiquer l'identité de son objet. Il se trouve réduit à dire à quoi son objet ressemble, à énumérer des analogies, bref à s'expliquer par des images, des métaphores ou des comparaisons »<sup>7</sup> : dans ces conditions, l'évaluation de l'éventuelle « scientificité » de l'œuvre ne se pose même pas, le principe d'écriture annihilant toute possibilité de transmission d'un savoir valable. Albert-Marie Schmidt écrit ainsi que le propos de cette poésie « n'est jamais d'enseigner » : « intuition originelle de l'univers »<sup>8</sup>, elle s'adresse par définition à des lecteurs, les « habiles », qui sont capables de la lire comme telle.

Pour ceux qui pensent la poésie scientifique comme le lieu d'un surgissement du moi, la question de la transmission du savoir n'est donc pas à l'ordre du jour. Pour d'autres en revanche, la poésie de du Bartas est « l'expression la plus achevée d'une volonté de rendre compte conjointement de l'unité du cosmos, du savoir et du pouvoir »<sup>9</sup> : « la poésie dite scientifique apparaît d'abord comme un désir de recensement encyclopédique : on fait l'inventaire du monde et on collectionne [...] ses richesses. Cette définition met en œuvre un désir de compréhension : il s'agit de trouver des règles et des lois à cet étonnant fourmillement de créatures »<sup>10</sup>, définition

<sup>2</sup> L. Keller, *Palingène Ronsard, du Bartas : trois études sur la poésie cosmologique de la Renaissance*, Francke, Berne, 1974.

<sup>3</sup> Cf. *Guillaume de Saluste du Bartas, poète scientifique*, Paris, les Belles Lettres, 1983 et *Du Bartas, poète encyclopédique du XVI<sup>e</sup> siècle*, Lyon, La Manufacture, 1988.

<sup>4</sup> Cf. par exemple le numéro spécial de la Nouvelle Revue du Seizième Siècle, *Poésie de la connaissance*, Paris, Genève, Droz, 14/1, 1996.

<sup>5</sup> Cf. *La poésie du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Bréal, 2003, p. 124, dans un chapitre intitulé : « Peindre la nature : la poésie descriptive et philosophique », *ibid.*, p. 112.

<sup>6</sup> L. Keller, *op. cit.*, p. 6. James Dauphiné, dans ses premiers travaux sur du Bartas, affirme de même que « l'œuvre devient alors un réceptacle de la psyché dont le poète aura été l'instrument privilégié », *Guillaume de Saluste du Bartas, poète scientifique*, *op. cit.*, p. 10.

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> Toutes citations tirées de la p. 15.

<sup>9</sup> J. Dauphiné, *Du Bartas, poète encyclopédique [...]*, *op. cit.*, « Préface », p. 11.

<sup>10</sup> C.G. Dubois, *La poésie du XVI<sup>e</sup> siècle*, p. 142. Si ces définitions sont également justes, et pas forcément incompatibles avec les premières, il est cependant frappant de constater qu'elles ne révèlent plus rien de distinctif dans la poésie scientifique. De fait, la voix poétique semble ici s'incliner devant la science et se trouve réduite à une forme, qui aussi brillante soit-elle, n'est plus que le « réceptacle de la science, de l'ornement et de la vérité », J. Dauphiné, *Du Bartas, poète encyclopédique [...]*, *op. cit.*, « Préface », p. 12.

parfaitement fondée mais qui conduit à ne plus distinguer vraiment la poésie de la science. Ici apparaît en outre une curieuse disjonction : le savoir ainsi transmis peut être conçu comme pure érudition, et donc ne pas correspondre à un savoir véritablement « scientifique » : Schmidt juge ainsi les connaissances de du Bartas périmées<sup>11</sup> ; James Dauphiné, de même, postule que du Bartas préférerait s'adonner davantage à « [l'encyclopédisme] qu'à la science et suivre les leçons du Moyen âge »<sup>12</sup>, parlant plus loin de « savoir médiéval ». A l'inverse, Jean Dagens affirme que la *Semaine* a été lue à des fins d'instruction et qu'elle propose un « outillage mental » propre à l'épistémè de la Renaissance ; il considère qu'elle était « appréciée comme une somme encyclopédique des connaissances de son temps »<sup>13</sup>, ce qu'affirme aussi Olivier de Magny, pour qui il s'agit de « tout le savoir d'une époque »<sup>14</sup>. Yvonne Bellenger, enfin, écrit que la *Semaine* « reprend à son compte toute la science de son temps ». La coexistence d'avis parfois absolument opposés appelle réflexion, d'autant elle est certainement liée à la difficulté d'évaluer par ailleurs la nature exacte des savoirs renaissants, ainsi qu'à distinguer nettement, en ce domaine et à cette époque, « savoir » et science »<sup>15</sup>.

La réception moderne de la *Semaine* place donc doublement le texte aux marges du livre scientifique, soit parce qu'il est poème du surgissement du moi et véhicule un savoir accessoire, soit parce que la qualité scientifique qu'on lui reconnaît suppose une science si débile qu'on puisse l'enclôtre dans un poème. On s'aperçoit ainsi que le rapport au savoir n'est pas présenté comme un rapport rationnel : parce qu'il est inclus dans une forme poétique, il faut soit qu'il relève de la réécriture topique et de l'invention, soit au contraire d'un rapport direct au monde qui n'est jamais pensé sur le mode de l'intellection ; ensuite que la valeur scientifique interne du poème peut être contestée ou affirmée, mais est rarement véritablement évaluée à l'aune de la science de l'époque. Seule Isabelle Pantin prend le parti du lecteur, affirmant que du Bartas eut « le génie de comprendre que le public de son temps, peu soucieux des codes et des hiérarchies esthétiques, a davantage envie d'une instruction substantielle que de fables »<sup>16</sup>. Ceci conduit donc à conclure que la poésie

---

<sup>11</sup> Son analyse de détail de la *Semaine* est extrêmement négative : Schmidt n'y voit qu'emprunts et imitations des poètes qui l'ont précédé et des sources antiques : « son histoire n'est qu'une compilation tirée de tous les bestiaires classiques ». (*op. cit.*, p. 316) et conclut que la *Semaine* n'est « guère que le catalogue romancé d'une grande bibliothèque » (*ibid.*, p. 323) pour ce qui est du fond, et un ensemble boursoufflé pour ce qui concerne la forme.

<sup>12</sup> *Guillaume de Saluste du Bartas, [...]*, p. 22.

<sup>13</sup> Cité par Y. Bellenger, qui fait le point sur cette tension entre science et poésie. Cf. la préface de son édition du texte.

<sup>14</sup> Remarque liminaire d'Olivier Soufflot de Magny de la réédition de 1970 de Schmidt : de « vastes édifices versifiés où trois générations de poètes cherchèrent à enfermer toute la science de leur époque », p. 11

<sup>15</sup> Ainsi, si A.M. Schmidt juge le savoir de du Bartas périmé, il faut savoir qu'il considère aussi la scolastique comme attardée et n'hésite pas à parler des « résultats épars de la philosophie naturelle », jugements que la lecture d'une somme de philosophie naturelle du XVI<sup>e</sup> siècle ne peut qu'invalider.

<sup>16</sup> *La poésie du XVI<sup>e</sup> siècle*, *op.cit.*, p. 127. L'idée d'une poésie « substantielle », on le voit, est donc possible, mais, même replacée dans le cadre épistémologique-poétique de son époque, elle demeure en tension avec celle d'une poésie « réussie » (« il fait partie de cette génération de poètes protestants qui ne jugent plus nécessaire de s'imposer une sorte de puritanisme stylistique pour mieux marquer leurs convictions ») d'autant que cette approche, qui évite les dangers de l'anachronisme, ne résout pas tous les problèmes : Isabelle Pantin montre également combien la doctrine d'une poésie

scientifique n'a finalement que très rarement, ou partiellement (comme dans le cas de la poésie astronomique), fait l'objet d'une investigation se fondant sur le fait qu'elle ait pu être, ou surtout, ait pu être considérée comme, un livre scientifique : son rapport global à la science de son époque comme sa place effective dans le dispositif général de transmission des savoirs n'ont pas été évalués, ce qui invalide d'une certaine façon les spéculations sur son statut.

### *Les enseignements de la réception renaissante*

Or il est manifeste que le XVI<sup>e</sup> siècle a lu du Bartas pour le plaisir, mais aussi pour s'instruire, et que c'est justement le choix de la voie poétique qui garantit la réussite scientifique, science et poésie n'étant plus, à la fin du siècle, perçues dans un rapport de tension. En effet, le genre même de la poésie scientifique puise sa légitimité dans la certitude que la parole poétique peut être une voie d'accès privilégiée à la connaissance, grâce à l'extension de la définition de la *mimesis*<sup>17</sup> et conformément à la théorie ficinienne de l'inspiration. Pour le lecteur des années 1580, il est donc manifeste que la *Sepmaine* rend effectivement plus savant ; que ce soit une réalité ou une illusion importe finalement assez peu, dans la mesure où c'est bien le sentiment du lecteur, attesté par exemple par ce sonnet d'un dénommé Lamberdière :

Que veux-tu mon Bartas ajouter à ta gloire  
 Puis que tes riches vers ont pillé curieux  
 Les tresors de la mer, de la terre et des cieux  
 Gravant eux & ton nom sur l'autel de Memoire.  
 Ton œuvre est si divin qu'à peine on le peut croire  
 Basti par un mortel, ayant victorieux,  
 Par luy courbé le temps, la mort & l'envieux,  
 Sous les pieds triomphans de ta belle victoire.  
 Que si ton cœur doit estre ô second Prométhé  
 Pour punir ton larcin d'un Aigle becqueté  
 C'est raison que je porte une part de la peine  
 Aiant part au larcin, car rien plus ne me plaist,  
 Qu'en relisant tes vers dont mon ame se paist,  
 M'esclairer des beaux jours de ta docte Sepmaine<sup>18</sup>.

Ou par ce quatrain composé par Claude Rigaud, éditeur de du Bartas :

La France a pour poëte un Bartas aux beaux vers  
 Dont l'eschole produit les Regimens divers  
 D'infinis beaux esprits, & fait par tout le Monde  
 Ocean de sçavoir, ruisseler la faconde<sup>19</sup>.

---

*mimesis* laisse bien des questions en suspens (que signifie peindre : « reproduire, enseigner ou percer les secrets ? », *ibid.*, p. 114).

<sup>17</sup> La notion de *mimesis* en effet n'est plus seulement appliquée à la peinture des passions humaines mais devient capable de restituer la vérité des choses.

<sup>18</sup> Paratexte de l'édition de Claude Rigaud, Paris, 1611. 3 r<sup>o</sup>.

Ou encore ce poème d'un dénommé Chambrun :

Saluste est mon Histoire, ou je lis l'origine  
 Le progrez & la fin de ce grand Univers,  
 Saluste est l'Astrolabe, ou je note divers  
 Degrez & mouvemens de la ronde Machine.  
 Saluste est mon grand globe, où tout ce qu'il designe  
 Est peint au naturel du pinceau de ses vers.  
 Saluste est mon Miroir, où reluit au travers  
 Le grand et petit monde, & sa beauté divine.  
 Saluste est mon fanal, il me guide en sept jours  
 Au ciel, en l'air, en terre, en mer tousjours tousjours  
 Me faisant voir tresors, tresors tout à la ronde.  
 En donnant tout ce tout à mon œil pour object :  
 M'adresse à un plus grand & plus digne sujet :  
 Qu'invisible il fait veoir dans & hors tout le Monde<sup>20</sup>.

La *Sepmaine*, deuxième point, comble un manque dans le dispositif institutionnel des savoirs : Claude Rigaud déplore en effet le mépris supposé dans lequel est tenue la science par la société mondaine de son temps (on se croirait revenu au temps des Goths de Gargantua) : « nous sommes parvenus à un temps auquel l'estude de pieté, de la sacree & vraye Antiquité, des sciences liberales, de la vraye Philosophie, sont mesprizez et rejettez », « la misere de ce siecle, crach[e] à la face des sciences divines & humaines » et « ceux dont la puissance, l'autorité, les moyens devroyent estre employez à soustenir, avancer & accourager les hommes doctes, deviennent amis d'ignorance et d'insolence, qui ne leur cornent autre chose aux oreilles que proscription des sciences & de tous ceux qui en font profession ». Il fait ensuite cette remarque intéressante : « Le Sieur du Bartas en ses Œuvres maintenant recueillies comme en un corps » permet de contenter « les esprits de moyenne taille, qui prendront plaisir & auront loisir de s'asseoir au prez de moy pour ouyr les sages discours d'un si grand Philosophe »<sup>21</sup>. Et de fait, il faut se souvenir que dans un contexte intellectuel dominé par le bilinguisme, si certaines sciences comme l'astronomie ont assez rapidement connu une vulgarisation en langue française, la philosophie naturelle, en particulier néo-aristotélicienne, demeure quasi exclusivement d'expression latine. Il me semble que ce que Rigaud nomme ici « les esprits de moyenne taille » correspond assez bien au public mondain qui ne veut ou ne plus lire le latin. Les témoignages explicites d'un usage « scientifique » de du Bartas que l'on peut trouver proviennent d'ailleurs de gens ignorant le latin ou ne voulant pas y avoir recours. En effet, le texte de du Bartas est donné comme référence scientifique au moins à deux reprises dans la production écrite de la renaissance, une première fois par Ambroise Paré, dans son traité *Des*

---

<sup>19</sup> Ibid.

<sup>20</sup> Ibid.

<sup>21</sup> Avertissement de l'édition, Rigaud, Paris, 1611 f. 3 v<sup>o</sup> - 4 r<sup>o</sup>.

*monstres et prodiges*, lorsque évoquant les monstres célestes, il est obligé de présenter rapidement le système astronomique :

Je ne veux ny ne puis entrer plus avant au cabinet sacré de la divine majesté de Dieu. Qui en voudra savoir davantage lise Ptolémée, Plin, Aristote, Milichius, Cardan et autres astronomes, principalement le seigneur Du Bartas et son interprete, qui en ont tres doctement et divinement escrit au quatrieme jour de *La Sepmaine*, et confesse en avoir retiré les choses cy-dessus mentionnées, pour instruire le jeune chirurgien à la contemplation des choses celestes<sup>22</sup>.

Cette mention est d'autant plus remarquable que c'est un ajout pratiqué par Paré lors d'une réédition : ses *Œuvres complètes* ont en effet été publiées pour la première fois en 1575, et bien évidemment, il n'y est pas fait mention de la *Sepmaine* ; c'est donc en corrigeant et en augmentant ultérieurement son texte que Paré a inséré cette référence à du Bartas. L'autre mention explicite que j'ai trouvée figure dans un manuel d'éducation de la fin du siècle, proposant une formation à la philosophie naturelle à destination des adolescents, manuel rédigé en langue française et de manière pédagogique, conformément aux préceptes de l'éducation réformée. Au moment d'aborder l'exposé météorologique, son auteur, Simon Girault, écrit : « le sieur Du Bartas est admirable en ce qu'il décrit mieux ceste matiere en carmes, qu'on ne pourroit presque faire en oraison solüe ; parlant des vents en sa premiere *Sepmaine*, il dict [...] »<sup>23</sup>. Et Girault n'hésite pas alors à recopier presque mot à mot les vers de Du Bartas, le citant au même titre qu'Aristote et que Plin. C'est Du Bartas aussi qu'il évoque comme caution au sujet des pluies de grenouilles<sup>24</sup>. Du Bartas est donc on le voit, cité comme « philosophe » et comme « astronome », au même titre qu'Aristote ou Ptolémée, et figure parmi d'autres figures scientifiques de son temps, comme Cardan ou Millich, mais il a certainement pour avantage manifeste de s'exprimer dans la langue de ses lecteurs. Il faut ajouter, et c'est un autre indice de ce que l'œuvre est bien jugée à l'aune de sa qualité scientifique, qu'elle a fait l'objet d'une réfutation en règle, parue en 1599 : cette *Semaine de Christophle de Gamon contre celle du Sieur du Bartas* s'appuie essentiellement sur une variation de l'appareil scientifique pour réfuter un certain nombre de postulats avancés par la *Sepmaine*.

Mais la *Sepmaine*, troisième point, n'est pas pour autant considérée comme une œuvre simplement scientifique, et, élément également tout fait révélateur, c'est ici la qualité poétique qui garantit la qualité scientifique, au point d'ailleurs qu'il faille se méfier de la réussite littéraire du texte. Rigaud écrit ainsi que :

<sup>22</sup> A. Paré, « Des monstres célestes », *Des monstres et prodiges*, in *Œuvres complètes*, Paris, Barthélémy Macé, édition de 1607, p. 790.

<sup>23</sup> S. Girault, *Le globe du monde, contenant un bref traité du Ciel et de la Terre*, Langres, J. des Preys, 1592, f. 61 r°.

<sup>24</sup> *Ibid.*, f. 60 r°.

...ceux qui feuilletent du Bartas, pour en tirer seulement du plaisir, & trier quelques mots ou elegances, qui leur plaisent le plus, ressemblent celui qui cultiveroit un riche champ pour en cueillir seulement les fleurs, dont il feroit des chapelets & bouquets de brieve duree, & ne tiendrait conte des fruits savoureux & necessaires à la vie humaine, dont il pourroit faire bonne provision. [...] Suyvant l'exemple des sages peres de famille, lisant un autheur, je considere tousjours l'honorable profit que je puis en tirer. Faisons de mesmes en du Bartas, & en moins de rien nous emporterons des thresors de science divine & humaine<sup>25</sup>.

Et il ajoute :

Infinis beaux traits de toutes les parties de la Philosophie rationnelle, naturelle, surnaturelle, de la Medecine, Jurisprudence, de la science politique, militaire, œconomique, tant ès villes qu'ès champs, s'y rencontrent avec un million d'epithetes hardis, de mots heureusement trouvez & appropriez au sujet de ses vers, d'inventions nouvelles & exquises, & d'une suite de discours agreable au possible.

De ce fait, sans être pour autant versés dans les subtilités des théories poétiques de leur temps, les lecteurs de du Bartas identifient assez exactement la cause du succès pédagogique de l'œuvre, qui réside justement dans la maîtrise de la doctrine de la *mimesis*. Pierre Bergeron, « Conseiller du Roy & Refferendaire en sa Chancellerie de Paris », n'hésite pas à comparer du Bartas à un « nouvel Orphée » mais c'est au bout du compte la qualité en « trompe l'œil » du texte qui l'emporte sur l'art du chant :

Un Appelle, un Zeuxis, d'une heureuse aventure,  
On peu représenter quelques traits de nature ;  
Mais ce docte escrivain l'Eternel imitant,  
Qui forma de sa voix ceste machine ronde,  
D'un deluge nouveau de science profonde,  
Submerge & puis reffect le monde en un instant<sup>26</sup>.

On peu également citer ce poème de Jean Lauron, « avocat à Chateauroux » :

Qui vouldra contempler d'un desir soucieux  
L'ouvrage merueilleux d'un superbe pinceau,  
Qu'il jette en l'admirant les yeux sur ce tableau,  
Il verra l'Air, le Feu, l'Eau, la Terre & les Cieux.  
Du chaos demeslé par son ordre & ses lieux,  
Il en verra tirer le celeste flambeau :  
Qui donna jour au jour, & d'un art tout nouveau  
Chanter du Tout-puissant le travail gratieux.  
Saluste, cher mignon des Sœurs castaliennes,  
Je n'ay onc medité les vers de tes Sepmaines  
Que je n'aye esté fait meilleur & plus sçavant<sup>27</sup>.

Enfin, ultime remarque, la réussite de la poésie de la *Sepmaine*, *mimesis* outrepassant largement les recommandations de la Pléiade, n'est pas pour autant perçue comme une forme moins

<sup>25</sup> Paratexte de l'éd. Rigaud, Paris, 1611, f. 4 r<sup>o</sup>-v<sup>o</sup>.

<sup>26</sup> Ibid., f. 2 v<sup>o</sup>

<sup>27</sup> Ibid., f. 3 r<sup>o</sup>

exigeante de poésie, puisque nombre de lecteur n'hésitent pas à placer du Bartas au-dessus de Ronsard, ce que ce dernier a d'ailleurs très mal pris. Notre avocat de Châteauroux conclut ainsi :

Louange qui voudra la Vandomoise lire,  
Du divin Du Bartas, hardiment j'ose dire  
Qu'il est aux beaux esprits comme un soleil levant.

Et un auteur anonyme, dont le quatrain traîne partout, écrit :

Le folastre Marot me fait tout fondre en ris  
Des Portes le mignard tient mon ame en attente  
Le renommé Ronsard la fait tenir contente :  
Mais le divin Bartas ravit seul mes esprits.

L'opinion des lecteurs ne laisse donc aucun doute sur la manière dont l'œuvre a été reçue, les qualités scientifiques de l'ouvrage semblant si évidentes qu'il a pu servir de manuel d'instruction à certains d'entre eux, l'évolution du goût littéraire dans une veine moins rigoureuse permettant l'émergence d'un genre perçu comme véritablement scientifique et poétique.

### ***Le poids de la forme du livre***

Cela ne veut pas dire pour autant qu'il s'agisse forcément d'une réception exemplaire et conforme au souhait de l'auteur, ni qu'il faille pour autant se ranger à l'avis de ces lecteurs. Le point sur lequel je voudrais m'arrêter maintenant est celui de l'impact qu'a pu avoir l'histoire éditoriale du texte et l'existence d'un important paratexte qui l'a accompagné pendant quasiment toute sa carrière. En effet, dès sa parution, la *Sepmaine* a suscité des réactions érudites immédiates, l'une sous forme de traduction latine, les autres sous forme de commentaires. La *Sepmaine* a en effet été traduite en latin dès 1579, un an après sa parution, par du Monin, lui-même poète scientifique en puissance (puisqu'il a été ensuite l'auteur d'une très copieuse *Uranologie*) ; elle a d'autre part été commentée, par Simon Goulart d'abord, dont le commentaire paraît chez Jacques Chouet en 1581, commentaire qu'il reprend et enrichit sans cesse jusqu'en 1601, par Pantaléon Thevenin, ensuite, commentaire qui paraît en 1584. Ces réactions à la publication de l'œuvre sont importantes mais sont des signes ambivalents.

D'une part, en effet, on peut considérer qu'au même titre que la réfutation qui sera donnée par Christophle de Gamon, elles fondent l'œuvre en texte scientifique, puisqu'elles traitent du Bartas de la même manière que sont traités les auteurs scientifiques antiques. Le commentaire de Goulart, en effet, ne comporte quasiment aucune remarque stylistique ou poétique, signalant tout au plus que le poète s'exprime parfois de manière imagée. En revanche, il procède de manière lemmatique, s'appuyant sur des mots clefs qui appellent des développements, et porte en très grande

part sur la matière scientifique (même s'il éclaire aussi les très abondantes références mythologiques ou historiques). Le procédé n'est donc pas très différent, en apparence, du commentaire scolastique, ce qui tend à confirmer la valeur d'abord scientifique du texte aux yeux du lectorat de l'époque. Si l'on considère par exemple le passage sur les éléments<sup>28</sup>, on observe que le texte de du Bartas se voit d'abord pourvu d'une manchette, qui en assume la paraphrase et rend compte de la structure du texte :

Il entre au discours des Elemens, & premierement dit qu'il y en a quatre qui sont simples, dont toute chose qui tombent sous nos sens sont composees : ce qu'il confirme par diverses comparaisons, & par la consideration du corps humain.

Suivent les vers II, 47-74, que le commentaire interrompt. L'annotation porte ici sur le mot « élément » : Goulart précise qu'il existe un débat actif sur la notion d'élément, qui relève de la discussion entre philosophes, et que du Bartas a fait le choix de l'opinion commune ; puis il donne une référence bibliographique précise à qui voudrait approfondir la question. Le commentaire, on le voit, est encore assez succinct mais lit clairement le texte dans selon une perspective scientifique et non poétique ; il le situe au sein d'une science active et vivante (et en aucun cas dans une perspective érudite ou encyclopédique périmée) et il le constitue enfin en point de départ d'une approche scientifique nettement plus technique, puisqu'il renvoie le lecteur à un texte en latin qui se présente comme un commentaire des traités physiques d'Aristote, les *Commentarii in universam physicam Aristotelis* de Johannes Velcurio<sup>29</sup>. Vient ensuite le passage que du Bartas consacre à la comparaison entre le fonctionnement élémentaire de la matière et la physiologie du corps humain ; Goulart s'empare alors du mot « foie » pour se lancer dans un infini développement médical, qui n'occupe pas moins de 53 lignes :

c'est le premier parfait des membres principaux & des parties nobles du corps, estant en sa substance comme lait caillé. Il est le siege & principe de la faculté naturelle. Car le corps humain estant comme fondé sur trois piliers & principes, qui sont le cerveau, le cœur & le foye, cetui-cy est comme le fondement des autres, & avant eux, qui ne peuvent estre sans luy. Car c'est le siege de l'ame vegetable, laquelle l'Animal doit avoir premierement, comme les plantes. Il prend son estre environ six jours apres la conception, par assemblage du sang le plus espais, & par ainsi est non seulement semblable au sang mais aussi en retient les qualitez, estant chaud et humide. Comme il est engendré de sang, aussi a il ceste propriété d'engendrer le sang, convertissant aussi le chyle ou suc, qu'il reçoit en foy, tant pour sa nourriture que pour l'entretienement de tout le corps humain<sup>30</sup>.

Suivent des considérations sur les veines et les membranes hépatiques, puis sur l'hydropisie, que je vous épargne. Ici, le commentaire est nettement plus volumineux que le passage commenté, et il

<sup>28</sup> Nous citons le commentaire de Goulard dans l'édition Rigaud de 1611. Pour ce passage, cf. p. 44 sq.

<sup>29</sup> *Commentarii in universam physicam Aristotelis*, 1538 et *In universam physicam Aristotelis [...] commentariorum libri IIII*, Lyon, S. Gryphius, 1544.

<sup>30</sup> Ed. Rigaud, *op. cit.*, p. 46.

insère dans le texte poétique un développement hors de propos, le lemme commenté devenant le prétexte à un étalage scientifique qui, par enchaînement de cause à effet, s'éloigne toujours plus du poème. Il arrive ainsi que, selon les centres d'intérêt de l'auteur, qui donc conditionnent la lecture, le commentaire puisse prendre des proportions délirantes : pour le passage sur la création du ciel des étoiles fixes, au « Quatrième Jour », Goulart annonce une annotation en dix sections, ce dont il se justifie :

Or combien que les discours qu'il poursuit amplement puis apres soyent assez aisez, toutes-fois à cause de leur brieveté en quelques endroits, pour le soulagement des moins exercez, nous remarquerons icy ce qu'il en dit, comprenant son propos en dix articles, à sçavoir :

- 1 - De la substance des Estoilles
- 2 - Sçavoir si ce sont animaux ayans besoin de nourriture
- 3 - De leurs mouvement
- 4 - De leur nombre
- 5 - De leurs noms
- 6 - En quel Ciel elles sont
- 7 - De leur clairté
- 8 - Du cours révolu de leur Ciel
- 9 - De leurs vertus & influences, specialement de la Canicule & de certaines autres
- 10 - De la puissance de Dieu par dessus icelles contre les Stoyques.

Il y a, pour vingt-six vers, quatre pages d'annotation *in folio* : bilan complet des opinions des astronomes sur la question des fixes, énumération des constellations, renvois à toute sorte de sources, etc.<sup>31</sup>.

La traduction de du Monin, de la même façon, signale la valeur exceptionnelle qu'il faut accorder à l'œuvre puisque, contrairement à la pratique de l'époque, il restitue en latin un texte d'abord publié en français, le faisant basculer de la langue des poètes dans celle des savants. Mais sa traduction comporte en outre deux particularités : elle accentue souvent le caractère scientifique de l'ouvrage, en particulier par le recours à un lexique scientifique extrêmement savant, souvent sur la base de translittération du grec ; elle encadre le texte dans un dispositif paratextuel composé de manchettes qui comportent un très grand nombre de renvois bibliographiques, soit pour signaler une source, soit pour indiquer un complément de lecture dans les œuvres scolastiques contemporaines, mais aussi des remarques diverses ou des exposés complémentaires, comme venus au fil de la pensée<sup>32</sup>. Du Monin a donc accompli un double travail, dont la forme est intéressante : le livre se présente, bien que sous une forme entièrement imprimée, comme un travail d'étudiant sur un texte donné ; les marges sont pleines, et l'importance des recours aux abréviations dans les manchettes,

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 161-165.

<sup>32</sup> Michel Magnien conclut d'ailleurs que « Du Monin a réuni ici toute la matière d'un commentaire riche et profond de *La Semaine* ; Simon Goulart et P. Thévenin n'auront qu'à y puiser et à développer ces indications très laconiques », « Une lecture catholique de *La Première Semaine* : Du Monin, traducteur de du Bartas », in *Du Bartas, poète encyclopédique [...]*, p. 201.

typiques du manuscrit ou de l'imprimé d'étude, contraste d'ailleurs avec leur absence dans le corps de la traduction.

Ce traitement, cependant, je le disais, est ambivalent, car si d'une part il érige le texte de du Bartas en texte scientifique, en révélant qu'il a pu être lu comme un texte d'étude, il en met aussi en évidence les lacunes et les insuffisances. Le paratexte de Goulart, bien plus encore que celui de du Monin, fonctionne clairement sur le même principe de construction que la *Sepmaine* par rapport à la Genèse : il vient gonfler le texte poétique d'un ensemble exponentiel de connaissances, souvent puisées directement aux sources les plus récentes. C'est donc reconnaître que la *Sepmaine* est très loin d'enfermer toute la science de son temps, comme elle est très loin aussi de s'en tenir à un savoir médiéval, puisque Copernic aussi bien que l'opossum de Virginie y ont droit de cité. Goulart d'ailleurs ne manque pas de s'expliquer :

Desirant rendre la lecture plus aisée à ceux qui n'ont pas encore atteint la cognoissance des difficultez qui s'y rencontrent en divers endroits, j'ay dressé [...] un argument general, des sommaires au commencement de chaque livre, des annotations en marge & commentaires propres pour l'intelligence des mots & matieres contenües<sup>33</sup>.

Le texte est donc, selon Goulart, partiellement hermétique à ceux qui ne maîtriseraient déjà pas un degré élevé de savoir. Faut-il dans ce cas-là y voir un texte scientifique ou postuler que c'est en réalité le commentaire lui-même qui l'a transformé en un manuel scientifique ?

Ambroise Paré, si l'on s'en souvient bien, cite « du Bartas et son interprète ». Or il faut savoir que le commentaire de Goulart, à la différence de celui de Thevenin, resté confidentiel, a connu un succès tel que rapidement, au mépris d'ailleurs des privilèges accordés aux éditeurs, la plupart des éditions de la *Sepmaine* en ont été accompagnées, ce qui a fini par déboucher sur de somptueuses et colossales éditions *in folio*, format inhabituel pour de la poésie. Il faut donc imaginer que le lecteur du XVI<sup>e</sup> siècle ne lit presque jamais du Bartas : c'est du Bartas commenté par Goulart qui est l'objet de sa lecture. La présentation du texte, de ce fait, oriente la lecture dans le sens scientifique, puisque les 6 500 vers ne sont jamais donnés en bloc, mais, conformément aux traditions du commentaire, sans cesse interrompus par les encarts de la glose. Le paratexte fourni par les manchettes et les sommaires qui précèdent chaque jour achève de reconditionner une lecture à laquelle la fragmentation fait perdre une bonne part de son souffle poétique, tandis que la masse grandissante, au fil des éditions, du commentaire fourni par Goulart, transforme effectivement le

---

<sup>33</sup> Ed. Thomas Ruault, Anvers, 1591, n. p.

texte de du Bartas en une mine incroyable d'érudition, y compris, mais pas seulement<sup>34</sup>, pour toute la science contemporaine.

Il est donc difficile de savoir exactement quel est le statut du texte : ce qui est sûr, c'est qu'il a joué un rôle important dans la transmission des savoirs, ne serait-ce que dans la mesure où il a provoqué, ou contribué à produire, un transfert de connaissances du latin vers le français et du lectorat érudit vers le lectorat mondain : le commentaire de Goulart, qui n'aurait peut-être pas de son propre chef réalisé la somme que le texte de du Bartas l'a conduit à construire, met à disposition du public lettré un savoir scientifique indéniable et demeuré jusque là partiellement confidentiel. Le statut du texte restitué dans son contexte n'est donc absolument pas le même que celui qu'il peut présenter aux yeux du lecteur moderne : reste à savoir si ces critères extérieurs sont les seuls à lui conférer une valeur scientifique effective dans le contexte scientifique renaissant.

### ***La poétique scientifique de du Bartas***

Comme le dit justement Goulart, le texte de du Bartas est difficile pour ceux qui n'ont pas « atteint la cognoissance des difficultez qui s'y rencontrent en divers endroits » : mais de quelles difficultés s'agit-il ? Je voudrais, pour finir, essayer d'évaluer la façon dont *La Sepmaine* se situe par rapport à la science de son époque.

La première question qui se pose, soulevée par les hésitations de la réception moderne, est celle de l'actualité du savoir transmis. De ce point de vue-là, il ne semble pas y avoir de doute possible : du Bartas intègre sans hésitations les découvertes les plus récentes, même s'il peut parfois les présenter avec une certaine réticence. C'est ainsi que le monde qu'il décrit est composé de dix sphères célestes et non de moins, que les animaux nouvellement découverts par les voyages transatlantiques rejoignent le bestiaire plus traditionnel, que Copernic est mentionné et que des allusions sont faites aux théories qui excluent le feu de la liste des éléments, allusions dans lesquelles il ne faut pas voir selon moi la réminiscence d'une quelconque théorie antique, mais une allusion directe à la « querelle de feu », qui activée par Lorenzo Valla, fait rage entre Cardan et Scaliger quelques années avant que du Bartas n'écrive la *Sepmaine*. Ni Goulart, ni du Monin ne ratent d'ailleurs l'allusion. De manière générale, les questions débattues par *La Sepmaine* sont anciennes mais sujettes à des débats contemporains.

Par ailleurs, la qualité encyclopédique plutôt que scientifique du texte serait attestée par la présence des monstres dans son inventaire animaliers ou par sa façon de se débarrasser de

---

<sup>34</sup> Et si notre étude porte ici sur la matière scientifique, il ne faut pas oublier tout ce qui relève du savoir littéraire et mythologique antique, abondamment développé par Du Monin, également.

l'hypothèse copernicienne. James Dauphiné, malgré son admiration pour du Bartas, qui a motivé ses importants travaux, considère par exemple que du Bartas a tendu à Christophe de Gamon le bâton pour se faire battre en faisant étalage d'un savoir parfois « ridicule » :

La crédulité de Du Bartas et son manque d'esprit critique, en partie compréhensibles si le lecteur se souvient de la confusion permanente entre science et merveilles tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle, l'ont conduit à soutenir des propositions discutables, ridicules et erronées justifiant les remarques de C. de Gamon<sup>35</sup>.

Ce n'est pas faux, si l'on pense que le savoir bartasien est rapidement devenu obsolète, mais faut-il rappeler que les monstres marins ou aériens décrits par du Bartas figurent aussi chez Belon, Gesner, Rondelet ou Paré ? Quant à l'argument Copernic, il est à manier avec une extrême prudence, dans la mesure où le poète dit très explicitement qu'il lui faudrait bien trop de temps pour réfuter Copernic pour pouvoir se permettre de le faire. Ici encore, la réaction de Goulard est symptomatique : après un très long développement consacré au « paradoxe de Copernic »<sup>36</sup>, il explique un peu gêné que le poète « s'est contenté de toucher ce paradoxe en un mot, sans le vouloir trop exactement réfuter, pource qu'il se combat de soy-mesme ». On croirait entendre Basile de Césarée expliquer que si la Bible ne mentionne pas la théorie des quatre éléments, c'est parce qu'elle était si connue qu'il n'était nul besoin d'en faire état. Il me semble cependant que l'essentiel du rapport à l'actualité n'est pas là mais se joue dans la forme, qui rejoint ainsi la question de la *mimesis*. Si la référence à la théorie de la *mimesis* est en effet utile pour rendre compte de la légitimité scientifique que s'octroie la poésie de la renaissance, elle ne dit en rien en quoi elle consiste exactement. Il faut donc ici faire un détour par les indications que le poète lui-même a laissées à son lecteur.

Du Bartas ayant dû, dès la parution de son texte, faire face à un certain nombre de critiques qui portaient en particulier sur la forme (on l'a beaucoup accusé d'avoir négligé les règles poétiques), a, dans un *Brief advertisement* ajouté aux rééditions de la *Sepmaine* et de la *Seconde Semaine*, clarifié sa position, tant sur le plan du style que sur celui de la science. De ce point de vue-

---

<sup>35</sup> *Guillaume de Saluste du Bartas, poète scientifique*, op. cit., p. 62.

<sup>36</sup> « Le poète parlant du tour et mouvement des Cieux autour de la terre, refute le Paradoxe de Copernicus, qu'il appelle docte Germain ou Aleman. Iceluy donc ne voyant assez ferme resolution (à son avis) ès disputes des Astronomes sur le mouvement des sphères celestes, s'advisa d'une nouvelle opinion par luy publiée en un sien œuvre, intitulé De revolutionibus orbium coelestium, compris en six livres. Au 7 chapitre du premier livre, il commence à poser les fondemens de son Paradoxe, produisant les raisons qui ont esmeu les Anciens à estimer que la terre fut le centre du monde. Au suyvant il dispute subtilement au contraire, & passant outre pour obvier aux absurditez qu'il met en avant, pose qu'il est plus profitable que la terre a mouvement que repos sur tout, en considerant la revolution journaliere, qui est propre à la terre. Et sur ce il dispute au 9 chapitre si on peut attribuer plusieurs mouvemens à la terre, & qui est le centre du monde : pour la resolution dequoy il traite de l'ordre des Cieux. Cy dessus nous avons dit qu'aucuns en faisoient dix, nommant le neuviesme un Ciel Crystallin au dessous du dixiesme, qui est le premier mobile : les autres n'en ont considéré que neuf. Nous ajouterons encore qu'entre les modernes, quelques un considerent onze Cieux appellans le plus haut Emphyree, le premier Mobile apres, puis le Crystallin, celuy des Estoilles ou le Firmament, et les sept des Planettes, sçavoir de Saturne, de Jupiter, de Mars, du Soleil, de Venus, de Mercure et de la Lune. Mais Copernicus n'en considere que huit, lesquels ils dipose ainsi [...] », op. cit., p. 166-167.

là, ses ambitions sont claires et s'inscrivent sans problème dans l'horizon d'attente défini par les réactions du lectorat. En poète de la fin du siècle d'une part, et en poète protestant de l'autre, du Bartas ne doute pas de la capacité d'origine divine qu'a la parole poétique de parvenir à la vraie connaissance des choses, certitude qu'il convient d'appliquer aux vérités scientifiques plutôt qu'aux mystères théologiques, qui demeurent pour lui « abymes sans fond ». Un poème antérieur intitulé *L'Uranie ou la muse chrestienne*<sup>37</sup> avait clairement établi que la poésie est à la fois un don et une ascèse qui mène le poète-élu sur la voie de la révélation. Cette conception inspirée de la poésie trouve son application, sous une forme plus modeste, dans le texte et le paratexte de la *Sepmaine*, où le caractère pédagogique de l'œuvre est clairement affirmé : « j'escry donc à ceux qui se plaisent plus à apprendre qu'à reprendre, et lesquels, apres avoir mis plusieurs question sur le bureau, prennent tres-volontiers raison en payement »<sup>38</sup>. Cependant, le rapport à la science est décrit selon un mode ambigu qui évolue au fil du texte : la poésie est tantôt présentée comme une transmutation du matériau poétique (« je ne presente point ici une confession de foy, ains un Poëme, que je pare autant qu'il le peut porter des plus exquis joyaux que je butine sur toutes sciences et professions »<sup>39</sup>), tantôt, s'agissant des plus hautes sciences, comme au service de ces dernières (« la grandeur de mon sujet desire une diction magnifique, une phrase haut-levee, un vers qui marche d'un pas grave et plein de majesté, non esrené, non lasche, ny effeminé, et qui coule lascivement, ainsi qu'un vaudeville ou une chansonnette amoureuse »<sup>40</sup>), la noblesse du « materiau » se jugeant finalement à la capacité à subir le travail poétique :

Je n'ay pas rempli ceste crevasse de blocage ou de grossier tuf, ains des plus riches marbres qui se peuvent tirer ès carrieres de la Mathématique, j'entens de ceux qui peuvent souffrir les moullures et fueillages poëtiques<sup>41</sup>.

Le triomphe de la *mimesis*, enfin, est clairement affirmé au mépris de toutes les règles poétiques :

Davantage, puis qu'il est ainsi que la Poësie est une parlante peinture, et que l'office d'un ingenieux escrivain est de marier le plaisir au profit, qui trouvera estrange si j'ay rendu le paysage de tableau aussi divers que la nature mesme ? [...] Que doncques une nouvelle et bizarre methode me soit permise<sup>42</sup>.

Ce tableau « aussi divers que la nature mesme » et cette « nouvelle et bizarre methode » se réalisent ainsi de différentes manières. Par une volonté de mise en adéquation manifeste de la parole poétique

---

<sup>37</sup> Très probablement composée entre 1567 et 1572, *L'Uranie ou muse celeste* est publiée pour la première fois dans le recueil intitulé *La Muse chrestienne*, Bordeaux, S. Millanges, 1574.

<sup>38</sup> *Brief advertisement, op. cit.*, p. 344.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 348.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 350.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 348-349.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 347 et 346.

avec le contenu scientifique, d'abord. C'est ce qui fonde, selon les théories comme selon les réactions des lecteurs de l'époque, la supériorité de la parole poétique sur la parole scientifique. Elle est ainsi manifeste dans le recours à la *via negationis* pour rendre compte du chaos, ou par l'harmonie imitative, convoquée à mainte reprise et plus particulièrement bien sûr lorsqu'il s'agit de classer les oiseaux :

La gentile alouete avec son tire-lire  
Tire l'ire à l'iré, et tirelirant tire  
Vers la vouste du Ciel : puis son vol vers ce lieu  
Vire et desire dire Dieu adieu, adieu Dieu<sup>43</sup>.

Par l'introduction d'un lexique technique en adéquation avec le sujet, ensuite, (la fameuse « antiperistase »<sup>44</sup>). et par une adaptation, enfin, de la forme de chaque « Jour » à la science correspondante grâce à une modulation de la construction poétique propre à lui faire évoquer les formes scientifiques. C'est ici qu'est me semble-t-il le cœur de la *mimesis* bartasienne, en un travail demeuré largement inaperçu. Les exposés scientifiques, en effet, sont loin d'être monocordes et c'est leur forme bien plus que leur fond qui fait sens : on a par exemple reproché à du Bartas de faire preuve de pédantisme dans la mise en scène de ses hésitations scientifiques et d'une fausse difficulté à choisir, au Quatrième Jour, entre le ciel de Platon et celui d'Aristote. Il me semble qu'il faut y voir au contraire, une référence à la réactivation du débat sur la matière des cieux et à l'apparition, ou à la réapparition, dans les textes scientifiques de l'époque, des examens doxographiques contradictoires. Du Bartas, ainsi, imite la forme scientifique dominante du sujet qu'il est en train de traiter : succession de questions pour les sujets traditionnels des exposés scolastiques de philosophie naturelle, recours à la liste avec classifications selon des critères variables (espèces, mœurs, milieu de vie) lorsqu'il s'agit des animaux, exploitation très claire du modèle des traités de la Sphère pour structurer le Quatrième Jour<sup>45</sup>. Il ne s'agit cependant pas simplement d'une plate imitation, la forme ne se donnant jamais comme évidente, mais bien de la création d'un artifice par lequel, par une succession de modifications produites par les lois internes du discours, la cohérence logique du texte se modifie pour se faire l'écho partiellement dissimulé d'une forme scientifique.

C'est ici qu'arrive l'ultime question : celle de la réelle lisibilité scientifique du texte, en dehors de l'appareil explicatif fourni par Goulart. Car la *Sepmaine* autorise plusieurs niveaux de lecture : pour l'ignorant, le texte peut effectivement apparaître comme un réservoir de

---

<sup>43</sup> Cinquième Jour, v. 615-618.

<sup>44</sup> « Cette antiperistase (il n'y a point danger / De naturalizer quelque mot estrange)... », Second Jour, v. 439-440.

<sup>45</sup> Sur ce sujet, cf. I. Pantin : « La *Sepmaine* et les livres de la Sphère : de l'hexameron au traité », in *Du Bartas, poète encyclopédique du XVI<sup>e</sup> siècle*, p. 239.

connaissances, mais contrairement à ce qui a pu être dit, de connaissances relativement sommaires en comparaison de ce que recèle n'importe quel ouvrage spécialisé de l'époque, qu'il s'agisse d'astronomie, de physique ou de botanique. Il n'en reste pas moins que l'ensemble constitue déjà la somme d'une érudition tout à fait acceptable, que le caractère plaisant de l'écriture poétique contribue à rendre beaucoup plus fréquentable qu'un texte en latin. Pour le savant, en revanche, le texte relève en fait d'un fonctionnement doublement allusif : l'allusion mimétique et l'allusion intellectuelle. L'allusion mimétique, d'abord, consiste justement en la référence implicite aux variations de forme du discours scientifiques, liées à des variations de pratiques intellectuelles ou disciplinaires (dialogue humaniste, questionnement scolastique, classifications zoologique, descriptions cosmographiques), la réussite du texte résidant dans une restitution poétique, parfois fictionnelle (lorsque le poète, en explorateur des mondes lointains, se décrit comme entourés de reptiles..) dont on peut se demander si elle ne glisse pas parfois vers le discret pastiche. L'allusion intellectuelle, ensuite, se rencontre sous forme de discours crypté. J'en prendrai deux exemples. Dans son évocation des poissons, du *Bartas* enchaîne les listes selon une logique complexe, qui part du lieu commun selon lequel la mer est le miroir de l'univers. Il énumère donc d'abord les créatures marines dont la forme évoque des créatures terrestres ou aériennes, idée qui le fait glisser vers les poissons ayant des formes d'outils, ce qui de fil en aiguille le mène aux poissons particulièrement ingénieux. Là, après le Scolopendre, qui pour se débarrasser de l'hameçon crache ses boyaux puis les ravale, et l'Amie (la Bonite) qui est capable de trancher les fils de la ligne de pêche, figure le « renard charitable ». Il faut à l'indocte lecteur la note de Goulart pour comprendre que « quant à la charité, cela s'entend de l'amour qu'il porte à ses petits, lesquels il porte et fait vifs ; si quelque danger se présente, il les avale et garde vifs dedans son corps puis étant échappé, les rend tels qu'il les a reçeu », l'épithète de « charitable » renvoyant donc en réalité à une caractéristique physiologique dont la connaissance est nécessaire pour saisir correctement la cohérence de la liste. On pourrait croire ici que la forte prégnance des bestiaires comme des livres de zoologie présuppose la capacité du lecteur à décrypter l'allusion. Mais que dire alors de la description du fameux Opossum de Virginie, seul marsupial à avoir droit de cité dans l'ensemble de la production poétique du XVI<sup>e</sup> siècle ?

Je crain cest animal, que la terre sanglante  
 Des Caribes produit : animal qui r'enfante  
 Mille fois les petits, et dans son propre corps  
 Entombe autant de fois ses fans non encor morts<sup>46</sup>.

---

<sup>46</sup> Sixième Jour, v. 289-292.

Il s'agit ici d'une description du fonctionnement de la poche des marsupiaux, récemment découverts, et que les lectures antiques ne risquent donc pas d'élucider.

De tels procédés confirment et infirment à la fois le statut « scientifique » du texte : du Bartas, loin de progresser par exposés pédants, pratique me semble-t-il, si l'on compare son texte à la science de son époque, une poésie extrêmement érudite en prise directe avec les savoirs contemporains de tous ordres, dont elle travestit les formes, réorganise les structures et exploite le réservoir de connaissances en un jeu en réalité fondamentalement allusif. Mais du même coup, comme en témoignent d'ailleurs le commentaire de Goulart ou la traduction de du Monin, qui me semblent être typiquement des réactions sous forme d'explicitation à la pratique implicite de du Bartas, l'écriture poétique active ici fondamentalement une fonction mémorielle, qui éveille à son tour le désir de l'érudition, ce qui fait qu'au bout du compte, armée de son appareil de commentaires, appendices, notes, gloses et manchettes, le texte de du Bartas a pu paraître comme un réservoir scientifique. Quoi qu'il en soit, il me semble qu'un tel texte, s'il n'est pas à proprement parler un texte scientifique, joue un rôle sinon dans la transmission du savoir scientifique, à tout du moins dans la construction d'une certaine image de la science. Il pose la question fondamentale du rôle du lectorat et de la nécessité d'envisager aussi la définition du livre scientifique à partir de dispositifs propres à chaque époque.